



# La pratique terminologique des traducteurs japonais>français, d'hier à aujourd'hui<sup>1</sup>

**ETIENNE LEHOUX-JOBIN**

Université de Montréal

etienne.lehoux-jobin@umontreal.ca

## — RÉSUMÉ

Cet article porte sur la pratique terminologique des traducteurs japonais>français. Il y est question, d'une part, des particularités de la terminologie japonaise et, d'autre part, de l'évolution des réalités du travail terminologique japonais>français. D'abord, en nous référant aux travaux sur la traduction du japonais publiés par Daniel Gile au cours des années 1980, nous exposons quelques notions et problèmes de terminologie propres à cette langue. Ensuite, toujours à l'aide des textes de Gile, mais également de réponses à un questionnaire transmis par courriel à des traducteurs japonais>français (entrevues par courriel), nous comparons l'état de la terminologie japonais>français dans les années 1980 avec la pratique terminologique des traducteurs professionnels japonais>français d'aujourd'hui. Finalement, nous dégageons les principaux changements survenus au cours de cette période d'environ trente ans et nous proposons des pistes pour des recherches complémentaires.

## **MOTS-CLÉS**

**terminologie, traduction, japonais, français, études sur les traducteurs**

## — ABSTRACT

This paper explores the terminological practice of Japanese>French translators. We set out to present, on the one hand, some features of Japanese terminology and, on the other hand, the evolution of Japanese>French terminology work realities. First, drawing on the research about Japanese translation published by Daniel Gile in the 1980s, we introduce some notions and problems of terminology specific to this language. Second, still employing Gile's contributions, but also responses to a questionnaire submitted by email to Japanese>French translators (email interviews), we compare the state of Japanese>French terminology in the 1980s with the terminological practice of Japanese>French professional translators of today. Last, we highlight the key changes that have occurred throughout this period of approximately thirty years, and we suggest avenues for further research.

## KEYWORDS

**terminology, translation, Japanese, French, translator studies**

## 1. Introduction

Comme le veut le cliché populaire, nous vivons à une époque où la distance perçue entre les peuples et les cultures diminue sans cesse. De même, la tendance est à l'accélération de la circulation internationale des idées, des personnes, des capitaux, des produits culturels et des biens. Ces divers phénomènes découlant de la mondialisation accroissent la demande pour la traduction, et c'est notamment là que la terminologie entre en scène. En effet, dans ce contexte où gouvernements, entreprises et autres organisations souhaitent tantôt travailler en collaboration, tantôt se livrer concurrence, la terminologie joue un rôle de premier plan en tant que composante essentielle à tout transfert de discours spécialisés entre divers pôles linguistiques.

Dans les années 1980, Daniel Gile affirmait que « la difficulté que ressentent les traducteurs européens dans la traduction japonais-français [...] se reflète dans une large mesure dans sa composante terminologique » (Gile 1986: 178). À la même époque, il concluait comme suit un article au sujet de la recherche terminologique en traduction scientifique et technique japonais>français :

Il se pourrait fort bien que d'ici dix ans, le travail de recherche terminologique du traducteur individuel indépendant soit profondément transformé par les progrès technologiques. Mais l'évolution touchera également, en toute probabilité, d'autres aspects de la profession, et c'est dans une perspective globale qu'il conviendra de revoir le problème. (Gile 1984: 291)

Voici donc la principale tâche à laquelle nous avons décidé de nous atteler dans le cadre de la présente étude : brosser le portrait de la pratique terminologique des traducteurs japonais>français telle qu'elle se présente aujourd'hui ainsi qu'en regard de son évolution, non pas sur dix ans comme le proposait Gile, mais plutôt sur une trentaine d'années.

Nous présenterons dans un premier temps le survol d'une partie de l'importante contribution de Gile au domaine de la traductologie japonaise. Ce condensé, accompagné de nos commentaires et de nos exemples, vise à dépeindre la terminologie japonaise sous l'aspect de certains des traits qui la caractérisent. Dans un second temps, nous dresserons un état des lieux de la pratique terminologique des traducteurs japonais>français en présentant non seulement une mise en regard des affirmations de Gile avec des témoignages

recueillis par courriel auprès de traducteurs, mais en empruntant également de nouvelles avenues que ceux-ci permettent d'explorer. Le moyen que nous avons choisi pour prendre le pouls des traducteurs, à savoir l'entrevue par courriel, est décrit comme suit par Alexander Künzli et Daniel Gile :

Email interviews can be defined as an interview form based on asynchronous online communication between a researcher and a research participant, exchanging a series of messages over a period of time. This exchange is generally conducted by means of a semi-structured or unstructured guide that does not restrict the possible answers from the participant. (Künzli et Gile 2022 : 28)

Selon ces deux auteurs, il s'agit d'une méthode qui, en dépit de son utilité, demeure peu employée en traductologie, la première version du présent article (Lehoux-Jobin 2012) étant d'ailleurs citée comme le seul texte dont la fiche contient le terme « email interview » dans la base de données *Translation Studies Bibliography* (TSB<sup>2</sup>) (Künzli et Gile 2022 : 28).

La majeure partie de notre analyse repose donc, pour les années 1980, sur les écrits scientifiques de Gile et, pour les années récentes, sur les réponses individuelles de traducteurs japonais>français indépendants. En 2011, nous avons sollicité la collaboration d'une dizaine de traducteurs francophones œuvrant du japonais vers le français. Nous les avons trouvés à l'aide des listes de membres des associations de traducteurs<sup>3</sup> québécois, français, suisses et belges. Parmi eux, quatre ont chaleureusement répondu à notre appel; il s'agit d'Alain Bourbonnaud, de Frédéric Dietlin, de Géraldine Oudin et de Chantal Viel-Robert, qui étaient d'ailleurs tous membres de la Société française des traducteurs (SFT) en 2011. En 2013, nous avons de nouveau contacté ces personnes afin d'approfondir les témoignages recueillis deux ans plus tôt, et elles ont toutes généreusement accepté de répondre à notre nouvelle série de questions.

De manière plus large, cette recherche s'inscrit dans les « études sur les traducteurs », un courant pressenti par plusieurs traductologues, mais inauguré formellement par Andrew Chesterman, qui le définit ainsi :

Translator Studies covers research which focuses primarily and explicitly on the agents involved in translation, for instance on their activities or attitudes, their interaction with their social and technical environment, or their history and influence. (Chesterman 2009 : 20)

En effet, à l'instar de la présente recherche, les « études sur les traducteurs » (*Translator Studies*) s'articulent autour des agents (au sens sociologique du terme) de la traduction, les traducteurs au premier chef, et s'intéressent aux aspects notamment sociologiques, historiques, culturels, idéologiques, économiques, technologiques, ergonomiques, professionnels, psychologiques et cognitifs de la traduction. De cette façon, elles permettent de mieux comprendre le phénomène traductif dans toute la richesse de sa complexité (voir Chesterman 2009).

## 2. Les particularités de la terminologie japonaise

Gile (1985 : 86-93) présente sans hiérarchie les principales difficultés qui font de la traduction japonais>français une activité particulièrement ardue. Elles concernent spécifiquement la langue japonaise et sont au nombre de six : 1) les omissions, 2) la non-explicitation des articulations logiques du raisonnement, 3) la pauvreté des indices grammaticaux, 4) la logique interne propre à la langue, 5) le lexique et 6) le manque de rigueur généralisé dans l'écriture des Japonais. Le cinquième élément, que Gile nomme « le lexique », est celui auquel nous nous intéresserons dans le cadre de la présente recherche<sup>4</sup>. Gile subdivise cette difficulté en trois principaux facteurs, à savoir 1) la rapidité de l'innovation lexicale en japonais, 2) la formation des faux amis et 3) la souplesse sémantique du japonais.

### 2.1. La rapidité de l'innovation lexicale en japonais

Premièrement, selon Gile :

Le vocabulaire du japonais se caractérise notamment par un taux d'innovation lexicale élevé, des mots étant créés par juxtaposition ou suppression de caractères chinois [...] ou empruntés à des langues étrangères (surtout l'anglais), ces opérations se faisant d'une manière désordonnée, et souvent au gré de la fantaisie des auteurs individuels. Les textes techniques, en particulier, contiennent un grand nombre de mots qui ne figurent dans aucun dictionnaire et qui ne sont connus que d'un nombre fort restreint de personnes, même parmi les spécialistes du domaine concerné. (Gile 1985 : 89-90)

En effet, ce qui s'avère souvent source de difficultés de compréhension, ce sont les termes inventés de manière spontanée et ponctuelle par

combinaison de caractères chinois (*kanji* [漢字]), qui, pour simplifier, peuvent être considérés comme des idéogrammes<sup>5</sup>. S'il va évidemment de soi qu'on peut toujours « inventer » des phrases, peu importe la langue, la liberté de créer des mots selon un procédé vaguement analogue n'est pas la même dans toutes les langues. Manifestement, le japonais se prête plus facilement à la néologie spontanée<sup>6</sup> que le français. Le fait que l'écriture japonaise recoure à des idéogrammes représentant des unités sémantiques assez bien définies et aisément combinables n'est peut-être pas étranger à l'ouverture relativement grande de ses locuteurs à l'égard de ce procédé. Quoi qu'il en soit, l'interprétation de la signification d'un terme inconnu par concaténation du sens de chacun de ses composants (idéogrammes ou groupes d'idéogrammes) constitue une méthode plutôt hasardeuse<sup>7</sup>. On ne saurait donc, à plus forte raison, espérer trouver ainsi l'équivalent français d'un terme japonais inconnu. En outre, la place prépondérante qu'occupe la terminologie dans l'univers de la traduction japonais>français s'expliquerait par le fait que le discours technique y est fortement représenté et que, par nature, les textes techniques constituent une source importante de termes spécialisés. Nous aborderons d'ailleurs plus loin (section 3.3) la question de l'importance de la langue de spécialité en traduction japonais>français.

## 2.2. La formation des faux amis

Deuxièmement, Gile (1985: 90) explique que « la dérive sémantique [semble] particulièrement rapide en japonais en ce qui concerne les “gairaigo”<sup>8</sup> ». Il poursuit en affirmant que :

La grande souplesse de l'attitude du Japonais à l'égard de sa langue [...] lui permet l'adoption personnelle d'un terme étranger plus ou moins bien assimilé, ainsi que son emploi dans un sens qui est initialement mal défini, et qui se précise ensuite suivant une évolution déterminée par des facteurs sociolinguistiques non liés à sa valeur sémantique réelle dans sa langue d'origine. (Gile 1985: 90)

Le mot japonais pour « prise de courant » constitue un exemple intéressant de ce type de phénomène de décalage sémantique. En japonais, on désigne cet objet à l'aide du terme *konsento* (コンセント), obtenu par transcription phonétique et troncation du mot anglais *concentric*<sup>9</sup>. Pourtant, en anglais, on parle plutôt d'*electrical outlet*, entre autres termes. Le mot *konsento* représente donc un bon exemple de *wasei-eigo* (和製英語), soit un « mot anglais fabriqué

au Japon ». Les origines comme l'évolution du terme demeurent floues, mais, selon toute vraisemblance, lorsque les premiers équipements électriques occidentaux sont arrivés au Japon durant l'ère Meiji (1868-1912), les fiches et les socles électriques les plus utilisés étaient de forme concentrique. De là, le terme *konsentopuragu* (コンセントプラグ), désignant aussi bien l'objet mâle que l'objet femelle, aurait été créé par transcription, troncation et juxtaposition des mots anglais *concentric* et *plug*. Plus tard, vers la fin de l'ère Taishō (1912-1926), on aurait séparé le mot en deux : *konsento* (コンセント) allait désormais faire référence à la partie femelle et *puragu* (プラグ), à la partie mâle (Japan Electrical Wiring System Industries Association 2011; Yamada 2012). Par ailleurs, lorsque le Japon a finalement cessé d'utiliser des prises électriques concentriques, le mot *konsento* n'a pas été remplacé, ni par la transcription phonétique d'un des termes utilisés en anglais contemporain (p. ex. *outlet*, *socket*, *receptacle*<sup>10</sup>), ni par ce qui aurait pu devenir un mot créé par combinaison d'idéogrammes<sup>11</sup>, c'est-à-dire un *wasei-kango* (和製漢語), soit un « mot chinois fabriqué au Japon ». Ainsi, dans la vaste majorité de ses occurrences, *konsento* ne correspond pas à la transcription du mot anglais *consent* et ne signifie pas « consentement » en français, mais plutôt simplement « prise de courant ». Il s'agit donc, en somme, d'un faux emprunt.

### 2.3. La souplesse sémantique du japonais

Troisièmement, Gile soutient que :

Même quand un « gairaigo » ou un « kango », voire un « yamakotoba » [sic] a un ensemble d'acceptions stabilisées, il peut prendre en contexte des acceptions qui en sont assez éloignées<sup>12</sup>. Cette difficulté, conjuguée avec la souplesse de la logique des catégories du japonais, fait que dans certains cas, l'incohérence apparente d'un énoncé japonais est due à un tel détournement de sens, et que dans d'autres cas, la restitution du sens apparemment clair et cohérent d'un énoncé spécialisé par un traducteur qui ne l'est pas est une restitution infidèle, voire absurde. (Gile 1985 : 90)

Étant donné que ce phénomène se révèle fortement tributaire de l'originalité du style de chacun et que ses manifestations s'avèrent à la fois floues et éparées, il est difficile d'en présenter le cas type. Cependant, on peut facilement imaginer qu'un auteur, lorsque confronté à l'inexistence du terme idoine, puisse décider de prêter une acception complètement inédite ou pour le moins surprenante à un mot déjà en usage plutôt que de créer un

néologisme ou d'avoir recours à une tactique telle que la périphrase. Comme le souligne Gile, les frontières entre les classes lexicales sont souvent poreuses en japonais; cette réalité ne fait que compliquer davantage la compréhension de termes employés dans des acceptions insolites.

Voilà donc, selon Gile, les principales difficultés propres à la terminologie japonaise. Dans un autre article, l'auteur dresse le constat suivant : « [Dans] ces conditions, le décodage (attribution d'un sens à un terme), et par voie de conséquence le transcodage terminologique (passage direct de terme en langue de départ à terme en langue d'arrivée sans assimilation du message), sont incertains » (Gile 1986: 179).

### 3. L'évolution de la pratique terminologique des traducteurs japonais>français

Selon Gile (1984), la démarche terminologique japonais>français se caractérise, en comparaison avec la terminologie entre langues occidentales, par la prépondérance de l'analyse ponctuelle<sup>13</sup> et de l'analyse contextuelle<sup>14</sup>, par l'utilisation plus grande de documents de référence en langue d'arrivée qu'en langue de départ et par le passage obligé, lors de la recherche terminologique directe<sup>15</sup>, par une langue tierce.

Nous avons soumis aux quatre traducteurs sondés quelques questions abordant principalement les sujets suivants, sous l'angle de la combinaison japonais>français: 1) la formation à la traduction, 2) la profession de traducteur, 3) la place de la terminologie dans la traduction, 4) les outils terminologiques du traducteur, 5) la résolution de problèmes terminologiques et 6) le recours à une langue tierce en recherche terminologique. Les deux premiers thèmes servent essentiellement à situer le couple japonais>français dans le monde de la traduction en général, alors que les quatre autres portent directement sur le travail terminologique se rapportant à cette combinaison.

#### 3.1. La formation à la traduction japonais>français

D'entrée de jeu, notons que la traduction ne représente pas la composante dominante du cursus universitaire des traducteurs interrogés. Néanmoins, pour la plupart, l'étude du Japon et du japonais constitue une formation complète, couronnée par l'obtention d'une licence ou d'un master<sup>16</sup>. S'il s'agit de l'unique formation universitaire de certains, pour d'autres, elle se conjugue à des études dans un domaine technique ou scientifique. Bien que



la petitesse de notre échantillon ne nous permette pas de tirer de conclusions définitives, il semble que l'autoformation à la traduction japonais>français soit plus courante que les études spécialisées, ce qui pourrait s'expliquer de diverses manières. Il est toutefois important de mentionner que trois des quatre traducteurs sondés exercent la profession depuis au moins vingt ans. À l'instar de la pratique de la traduction, qui a connu une importante évolution au cours des dernières décennies, l'offre de formation s'est également transformée en parallèle.

Quoi qu'il en soit, étant donné que la traduction japonais>français représente un créneau plutôt restreint, les filières taillées sur mesure se révèlent assez rares. L'Institut national des langues et civilisations orientales (INALCO) de Paris est certainement l'école offrant la formation la plus complète, notamment un master professionnel en « traduction et rédaction multilingue » (Institut national des langues et civilisations orientales 2013). La tradition y est riche et ancienne puisqu'il existe un cours de traduction scientifique et technique japonais>français à l'INALCO depuis 1979 (Gile 1986 : 180). Dans le milieu des années 1980, alors qu'il enseignait à l'INALCO, Gile constatait que :

Depuis la création de cet enseignement, [...] l'un des principaux problèmes auxquels nous nous heurtons est celui du travail terminologique dans la traduction. Le problème est en partie spécifique et attribuable aux difficultés particulières de la traduction japonais-français, mais il résulte aussi d'une inconscience totale des étudiants à l'égard de la question terminologique, ainsi que d'une motivation insuffisante vu le temps et l'énergie nécessaires à la recherche terminologique dans la traduction professionnelle. C'est pourquoi nous nous concentrons depuis 3 ans sur l'amélioration de la situation dans ce domaine : outre une sensibilisation générale que nous tâchons de provoquer en soulignant verbalement l'importance de l'emploi de mots justes, trois types d'exercices spécifiques ont été mis au point<sup>17</sup>. (Gile 1986 : 180)

Plus loin dans le même article, Gile ajoutait tout de même que :

Nous pensons que les étudiants du cours d'initiation à la traduction scientifique et technique japonais-français de l'INALCO comprennent en fin d'année les bases du travail terminologique en traduction. Pourtant, ils ne trouvent pas toujours les termes idoines dans leurs

exercices de traduction, ce que nous attribuons à l'effort démesuré que demande la recherche terminologique à des étudiants pour lesquels le cours de traduction n'est qu'un cours parmi d'autres et qui n'ont pas de motivation professionnelle. (Gile 1986: 181)

De retour à la question plus large de la traduction japonais>français, il paraît important de mentionner qu'il y a autant de parcours que de traducteurs. Chantal Viel-Robert, l'une des quatre personnes sondées, rappelle que « l'obtention d'un diplôme universitaire marque, selon [elle], non pas la fin d'un processus, mais le début de la véritable formation ». En somme, compte tenu de la rareté des programmes spécialisés en traduction japonais>français (voire leur inexistence dans certaines régions, par exemple au Canada), le parcours menant à la pratique professionnelle peut fort bien être constitué du cumul d'expériences pratiques et de formations, par exemple en langue japonaise et en traduction dans d'autres combinaisons linguistiques.

### 3.2. La profession de traducteur japonais>français

Si les réalités de la profession paraissent bigarrées, quelques tendances se profilent néanmoins. Bien que l'univers professionnel de la traduction japonais>français apparaisse plutôt restreint même en Europe<sup>18</sup>, l'impression qui se dégage des réponses obtenues est que les traducteurs ne semblent pas vraiment au fait des conditions de pratique de leurs collègues et qu'ils n'entretiennent que très peu de relations les uns avec les autres. Il semblerait que la plupart travaillent comme pigistes indépendants, au sein d'une petite entreprise qu'ils ont eux-mêmes créée, auprès d'un certain nombre de clients réguliers. Il n'y a pas de consensus clair quant à la vitalité de la profession, car certains la sentent en déclin alors que d'autres sont convaincus qu'elle a encore de beaux jours devant elle. Une chose est toutefois sûre : le domaine technique est de loin le secteur le plus important et le plus lucratif de la traduction japonais>français. Selon les traducteurs sondés, la traduction de textes techniques occuperait en effet entre 80 % et 95 % du marché.

Au reste, les traducteurs interrogés affirment tous traduire vers le français et s'abstenir d'effectuer le travail inverse. À ce propos, Chantal Viel-Robert soutient que « [le] traducteur professionnel qui se respecte traduit toujours vers sa langue maternelle, dont il maîtrise toutes les subtilités ». Géraldine Oudin se montre quant à elle déçue du fait que « [les] travaux sont encore trop souvent confiés à des employés japonais des entreprises œuvrant dans ces domaines scientifiques, qui ont une bonne maîtrise du français, mais [qui]

sont loin d'avoir le niveau requis pour être traducteur japonais-français». Cette réalité désolait également Gile (1988 : 20), qui prêchait plutôt les vertus des rares équipes bilingues.

### 3.3. La place de la terminologie dans la traduction japonais>français

Lorsque nous avons demandé aux traducteurs quelle place occupent les langues de spécialité dans l'univers de la traduction du japonais vers le français, tous ont déclaré que les textes requérant un travail terminologique important dominent largement le marché. Selon certains des traducteurs interrogés, le travail terminologique occuperait entre 20 % et 40 % du temps consacré à la traduction d'un texte technique du japonais au français. Pour sa part, Géraldine Oudin souligne qu'elle « ne [dirait] pas que la traduction littéraire fait peu ou pas appel à la terminologie, notamment pour ce qui est des mangas, souvent très spécialisés ». Il serait donc pertinent d'examiner la place de la terminologie dans la littérature au sens large, par rapport aux domaines où son importance est davantage reconnue.

Fait intéressant, les quatre traducteurs mentionnent expressément être spécialisés dans le domaine technico-scientifique, ce qui, au premier abord, pourrait sembler trancher avec ce qu'affirmait Gile (1984 : 286), à savoir que « chacun est amené à aborder des textes se situant dans des domaines étrangers à sa formation et à son expérience professionnelle, d'où des lacunes cognitives très marquées ». Gile (1986 : 182) plaidait d'ailleurs pour la spécialisation lorsqu'il déclarait qu'elle seule « assure au traducteur un bagage cognitif permettant un décodage et un encodage terminologiques sûrs dans un contexte linguistique incertain ». « Je n'interviens jamais dans un domaine que je ne maîtrise pas. Pas de devinette dans la traduction technique », soutient pour sa part Alain Bourbonnaud. Frédéric Dietlin explique d'ailleurs qu'« à chaque nouvelle discipline abordée, voire chaque nouveau thème abordé dans une discipline donnée, [il] [se] trouve pour une large part en terre inconnue, ce qui [lui] demande l'apprentissage accéléré d'une phénoménologie et d'un vocabulaire nouveaux ». Autrement dit, se spécialiser dans le domaine technico-scientifique, c'est tout de même demeurer généraliste dans la plupart des sous-domaines hétéroclites qui composent ce vaste ensemble.

Enfin, trois des quatre traducteurs sondés parlent d'emblée de l'importance des brevets dans l'exercice de la profession. En effet, « [les] brevets constituent la source d'information technologique internationale la plus complète, la plus systématique et la plus accessible : on estime que 80 %

de l'information scientifique et technique est contenue dans les brevets » (Institut national de la propriété industrielle 2011 : 14). Selon les données publiées par l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle (2010 : 10), il y avait 6,7 millions de brevets en vigueur dans le monde en 2010 dont 1,85 million était détenu par des Japonais, ce qui représente la part impressionnante de 27,6 % des brevets mondiaux. À la lumière de ces statistiques, il paraît évident que le Japon génère une somme considérable de contenus linguistiquement et techniquement spécialisés qu'il est nécessaire de traduire, notamment en français, ce qui exige un travail terminologique occupant une grande part du temps consacré à la traduction.

#### 3.4. Les outils terminologiques du traducteur japonais>français

En réponse à notre question portant sur les outils terminologiques, la majorité des traducteurs consultés parlent d'abord de l'importance fondamentale de l'informatique en général et d'Internet en particulier. C'est d'ailleurs peut-être là que se trouve la différence la plus marquée entre notre époque et celle à laquelle les textes de Gile ont été publiés. En effet, Gile (1984 : 290) affirmait que les dictionnaires étaient « des outils précieux, grâce à leur accessibilité et à leur pertinence, [...] les autres types de sources terminologiques (documents divers, sources humaines) étant rares hors du Japon ». Il mettait tout de même les traducteurs en garde en précisant qu'« [il] convient [...] d'user des dictionnaires sans en abuser, en privilégiant les dictionnaires unilingues et en vérifiant dans la mesure du possible les informations recueillies à l'aide de "documents authentiques" ».

Fort de ses ressources pratiquement sans limites, Internet a profondément révolutionné la manière dont est mené le travail terminologique japonais>français. « Lorsque j'aborde une traduction sur un sujet qui m'est moins familier, je fais d'abord une recherche sur le sujet sur le web japonais et une recherche bien exécutée avec des mots-clés adéquats fournit toujours des ressources terminologiques *up-to-date* », explique Chantal Viel-Robert. « Mes ressources terminologiques sont la bibliothèque de glossaires et ouvrages spécialisés papier que j'ai constituée au fil des années, un dictionnaire multilingue informatisé que j'ai programmé et que j'enrichis au fur et à mesure de mes travaux, et enfin Internet qui, par la richesse de son corpus de données et l'efficacité de ses outils, autorise un large éventail de stratégies de recherche », mentionne pour sa part Frédéric Dietlin. Alain Bourbonnaud affirme quant à lui qu'« [il] y a effectivement beaucoup de lexiques en ligne, et le plus sage est d'utiliser ceux qui sont présentés dans des sites pros

(syndicats pros, organismes concernés, sociétés leaders du secteur), et qui sont généralement d'accès libre ».

En fin de compte, Gile voyait juste lorsqu'il prédisait que :

[L'avènement] des bases de données et de la télématique est susceptible de changer considérablement les données du problème à moyen ou long terme, puisqu'il devrait permettre la mise en commun de ressources dispersées, le recueil d'un volume d'informations sans commune mesure avec la capacité maximale des sources externes classiques, et une mise à jour rapide et permanente. (Gile 1984: 291)

### 3.5. La résolution de problèmes terminologiques japonais>français

L'avant-dernière question s'intéressait aux techniques utilisées par les traducteurs pour résoudre les problèmes terminologiques. Frédéric Dietlin explique d'abord qu'« [en] règle générale, le japonais scientifique est une langue "simple", au sens où elle ne s'embarrasse pas d'ambitions stylistiques. [...] Tout le poids du travail linguistique est déporté sur la recherche du vocabulaire technique et spécialisé ». Selon lui, « [la] recherche terminologique en japonais est une sorte de jeu de piste, un travail fait de tâtonnements et de recoupements, qu'on poursuit jusqu'à ce qu'on sente qu'on tient le bon équivalent ».

En ce qui a trait aux techniques que propose Gile<sup>19</sup>, tous les traducteurs consultés insistent sur l'importance de la recherche indirecte. Selon Frédéric Dietlin, deux raisons principales expliquent cela : d'une part, « [il] est fréquent de ne pas trouver de lexiques suffisamment riches pour inclure les termes rares ou les termes "maison" qui posent réellement problème, ou, à l'inverse, qu'on en trouve plusieurs qui ne s'accordent pas sur la traduction proposée » et, d'autre part, « [il] est toujours essentiel de situer les termes sources et leurs équivalents dans leur contexte, pour pouvoir juger de leur pertinence ». Il ajoute que « [la] recherche terminologique aboutit rarement à trouver *LE* document qui fournit explicitement l'équivalent français du terme japonais ». Chantal Viel-Robert affirme quant à elle qu'« une recherche sur les bases de brevets WIPO, EPO, JPO, etc.<sup>20</sup>, sur le même sujet finit toujours par donner un éclairage pour choisir le meilleur terme possible, même si [elle] n'adopte pas forcément leur traduction... » Géraldine Oudin précise pour sa part que la méthode indirecte représente 80 % de toutes les recherches terminologiques

qu'elle effectue, contre seulement 20 % pour la recherche directe. Les témoignages des traducteurs démontrent donc que les choses ont bien changé depuis l'époque où Gile (1984: 290) déclarait que « la recherche indirecte en langue de départ est handicapée par le manque de documents japonais ».

Au sujet de l'analyse ponctuelle, c'est-à-dire la dissection du terme problématique lui-même, Gile (1984: 288) soutenait qu'« elle permet [...] d'obtenir de très bons résultats, analogues à ceux que livre l'analyse d'un grand nombre de termes médicaux français et anglais ». Elle était selon lui « rendue nécessaire par l'insuffisance des sources externes, et utile par les caractéristiques lexicales et graphiques du japonais » (Gile 1984: 287). En tout cas, cela ne semble guère plus vrai puisque les traducteurs interrogés considèrent cette technique comme risquée. Alain Bourbonnaud explique qu'« [à] [son] humble avis, faire une retraduction des kanjis en mot à mot conduit presque assurément à une traduction hasardeuse ». Pour sa part, Géraldine Oudin affirme que « [l'adaptation] japonaise des termes étrangers en kana<sup>21</sup> [est] souvent douteuse ». Frédéric Dietlin offre un point de vue différent, lui qui déclare qu'« [à] [son] sens, [l'analyse ponctuelle] est même mobilisée de manière systématique et implicite face à chaque terme rencontré, en tant qu'élément d'orientation "a priori" et élément de validation "a posteriori" dans le processus de recherche terminologique externe ».

Les traducteurs consultés ne mentionnent pas beaucoup l'analyse contextuelle, soit le recours aux indices présents à même le texte à traduire. Chantal Viel-Robert précise tout de même que « [dans] [son] domaine de prédilection, les brevets, les termes problématiques pouvant survenir dans les revendications trouvent toujours leur explication dans la description<sup>22</sup> ». Quoi qu'il en soit, il paraît évident que cette démarche est toujours pertinente et que les traducteurs y recourent inconsciemment, tout simplement car elle s'avère naturelle et logique. Du reste, entre autres techniques, Géraldine Oudin rappelle qu'il peut se révéler utile de « [s'adresser] directement à des professionnels ou à des experts » et « à l'auteur pour demander un éclaircissement en cas de doute ». Quant à lui, Alain Bourbonnaud affirme qu'il « [recourt] beaucoup aux *chats* ouverts entre spécialistes du secteur ».

Ainsi, d'après les explications fournies par les traducteurs interrogés, il appert que le travail terminologique japonais>français se distingue de celui entre langues proches par sa grande imprévisibilité et par le nécessaire recours à des sources insolites. En outre, l'ordre de pertinence des techniques que présente Gile semble presque s'être inversé avec le temps; en effet, alors qu'il insistait particulièrement sur l'analyse ponctuelle, mais également sur

l'analyse contextuelle, les traducteurs sondés parlent surtout de recherche indirecte et, dans une moindre mesure, de recherche directe. Divers facteurs, dont l'arrivée et le développement d'Internet, expliquent probablement ce renversement.

### 3.6. Le recours à une langue tierce en recherche terminologique japonais>français

Finalement, la dernière question abordait le thème de l'utilisation d'une langue tierce — euphémisme employé pour parler de l'anglais — dans le travail terminologique japonais>français. Gile (1984 : 289) affirmait sans ambages qu'on ne peut se passer d'une langue tierce pour effectuer une telle tâche, et c'est sans équivoque que les traducteurs le confirment unanimement : la langue anglaise occupe une place fondamentale et ne saurait être ignorée puisqu'elle sert souvent de « langue relais » (ou « langue pivot ») dans la recherche terminologique japonais>français. Alain Bourbonnaud résume ainsi la question : « [C'est] la langue internationale et elle est incontournable : elle doit donc être parfaitement maîtrisée ».

## 4. Conclusion

Pour conclure, il ressort de notre étude que, hormis quelques constantes plus ou moins intemporelles, la pratique terminologique des traducteurs japonais>français a connu une évolution considérable depuis les années 1980. D'abord, sur le plan des invariants, il est clair que le recours à l'anglais demeure inévitable, que les formations spécialisées et complètes en traduction et en terminologie japonais>français restent exceptionnelles et que le marché de la traduction entre ces langues s'avère toujours relativement restreint. Cependant, l'essor des nouvelles technologies, particulièrement Internet, a grandement facilité le travail terminologique, travail qui représente, notamment en raison de la prépondérance des brevets et des autres textes techniques, une composante centrale de l'activité traduisante japonais>français. Par ailleurs, il paraît évident que l'utilité des diverses techniques de résolution de problèmes terminologiques s'est passablement métamorphosée au fil des ans, en ce sens que la recherche terminologique, principalement indirecte, a vraisemblablement pris le pas sur les méthodes d'analyse terminologique que préconisait Gile.

Nous croyons que plusieurs thèmes effleurés dans notre étude, par exemple la place accordée à l'enseignement de la terminologie dans la

formation à la traduction japonais>français ou encore les caractéristiques du marché de la traduction japonais>français, gagneraient à faire l'objet de recherches et d'analyses plus approfondies. Plus largement, il serait non moins intéressant de comparer sous l'angle traductif et terminologique le cas de la combinaison japonais>français avec celui d'autres couples français et langue orientale, étant donné que ces dernières connaissent un essor fulgurant et qu'elles sont appelées à prendre une place de plus en plus importante dans le monde, et donc dans l'univers de la traduction et de la terminologie.

## RÉFÉRENCES

ASSOCIATION SUISSE DES TRADUCTEURS, TERMINOLOGUES ET INTERPRÈTES (ASTTI) (2014) : *Répertoire des membres de l'ASTTI*. [http://www.astti.ch/verzeichnis/index\\_fr.php](http://www.astti.ch/verzeichnis/index_fr.php).

BOULANGER, Jean-Claude (1984) : Quelques observations sur l'innovation lexicale spontanée et sur l'innovation lexicale planifiée. *La banque des mots*. 7:3-29. <https://fr.calameo.com/read/0009039478b7f0a84b113?authid=zFs4WG29ELN9>.

CHAMBRE BELGE DES TRADUCTEURS, INTERPRÈTES ET PHILOLOGUES (CBTIP) (2014) : *Répertoire des traducteurs et interprètes*. [http://www.cbti-bkvt.org/fr/directory?name=&activity=translator&source\\_language\\_id=71&target\\_language\\_id=63&field\\_id=&commit=Recherche](http://www.cbti-bkvt.org/fr/directory?name=&activity=translator&source_language_id=71&target_language_id=63&field_id=&commit=Recherche).

CHESTERMAN, Andrew (2009) : The Name and Nature of Translator Studies. *HERMES - Journal of Language and Communication in Business*. 22(42):13-22. <https://doi.org/10.7146/hjlc.v22i42.96844>.

GILE, Daniel (1984) : La recherche terminologique dans la traduction scientifique et technique japonais-français : une synthèse. *Meta*. 29(3):285-290. <https://doi.org/10.7202/002902ar>.

GILE, Daniel (1985) : La logique du japonais et la traduction des textes non littéraires. *Babel*. 31(2):86-93. <https://doi.org/10.1075/babel.31.2.05gil>.

GILE, Daniel (1986) : L'enseignement de la recherche terminologique dans la traduction japonais-français. In : RONDEAU, Guy et SAGER, Juan C., dir. *Terminia 84 : terminologie et coopération internationale. La terminologie, outil indispensable au transfert des technologies*. Québec : Girsterm, 177-182.

GILE, Daniel (1988) : L'enseignement de la traduction japonais-français : une formation à l'analyse. *Meta*. 33(1):13-21. <https://doi.org/10.7202/002911ar>.

INSTITUT NATIONAL DE LA PROPRIÉTÉ INDUSTRIELLE (INPI) (2011) : *Le brevet*. [http://www.inpi.fr/fileadmin/mediatheque/pdf/brochure\\_brevet.pdf](http://www.inpi.fr/fileadmin/mediatheque/pdf/brochure_brevet.pdf).

INSTITUT NATIONAL DES LANGUES ET CIVILISATIONS ORIENTALES (INALCO) (2013) : *Master pro Traduction & Rédaction Multilingue (TRM)*. [http://www.inalco.fr/IMG/pdf/Brochure\\_TRM\\_2013-2014.pdf](http://www.inalco.fr/IMG/pdf/Brochure_TRM_2013-2014.pdf).



JAPAN ELECTRICAL WIRING SYSTEM INDUSTRIES ASSOCIATION (JEWА) [日本配線システム工業会] (2011): *Haisenkigu Q&A* [配線器具Q&A] («FAQ sur le matériel de câblage électrique»). <http://www.jewa.or.jp/qa/receptacle.html#003>.

KÜNZLI, Alexander et GILE, Daniel (2022): The impact of ICTs on surveys and interviews in Translation and Interpreting Studies. *Parallèles*. 33(2):18-34. <https://doi.org/10.17462/para.2021.02.02>.

LEHOUX-JOBIN, Etienne (2012): La terminologie japonais-français: un état des lieux. *Jeunes chercheurs de l'Association canadienne de traductologie*. <http://act-cats.ca/wp-content/uploads/2015/04/Lehoux-Jobin-Terminologie-japonais-francais.pdf>.

MATSUNAGA, Sachiko (1996): The Linguistic Nature of Kanji Reexamined: Do Kanji Represent Only Meanings?. *The Journal of the Association of Teachers of Japanese*. 30(2):1-22. <https://doi.org/10.2307/489563>.

ORDRE DES TRADUCTEURS, TERMINOLOGUES ET INTERPRÈTES AGRÉÉS DU QUÉBEC (OTTIAQ) (2014): *Trouver un professionnel*. <http://ottiaq.org/services-au-public-et-aux-entreprises/trouver-un-professionnel/>.

ORGANISATION MONDIALE DE LA PROPRIÉTÉ INTELLECTUELLE (OMPI) (2010): *Indicateurs mondiaux relatifs à la propriété intellectuelle*. [http://www.wipo.int/export/sites/www/ipstats/fr/statistics/patents/pdf/941\\_2010.pdf](http://www.wipo.int/export/sites/www/ipstats/fr/statistics/patents/pdf/941_2010.pdf).

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES TRADUCTEURS (SFT) (2014): *Rechercher un professionnel*. <http://www.sft.fr/fo/public/adherent/recherche/index#.U4o2T5R5N48>.

YAMADA, Sadao [山田貞雄] (2012): «Konsento» no gogen/yurai [「コンセント」の語源・由来] («Étymologie et origine du mot “konsento”»). <https://kotobaken.jp/qa/yokuaru/qa-21>.

---

<sup>1</sup> Nous tenons d'abord à remercier les quatre traducteurs suivants pour leur collaboration inestimable à notre étude: Alain Bourbonnaud, Frédéric Dietlin, Géraldine Oudin et Chantal Viel-Robert. Par ailleurs, mentionnons qu'une première version de cet article (Lehoux-Jobin 2012) a été publiée dans le cadre du programme *Jeunes chercheurs* de l'Association canadienne de traductologie (ACT). Enfin, nous tenons à souligner que, pour des raisons indépendantes de notre volonté, il s'est écoulé environ huit années entre la dernière véritable révision de cet article (2014) et sa publication (2022), ce qui explique notamment que certaines statistiques ne sont plus à jour et que certains liens ne fonctionnent plus.

<sup>2</sup> Voir la *Translation Studies Bibliography* (TSB) à l'adresse <https://benjamins.com/online/etsb>.

<sup>3</sup> Les coordonnées de ces associations se trouvent dans les références. Il est à noter, d'une part, que les moteurs de recherche des différentes associations ne contiennent pas nécessairement la liste complète de leurs adhérents et, d'autre part, que tous les traducteurs compétents ne sont pas forcément membres de ces associations. Cela dit, malgré leurs imperfections, nous nous sommes limité à ces répertoires.

<sup>4</sup> Voir Gile (1986 : 178-179) pour plus de détails au sujet des difficultés relatives à la terminologie japonais>français.

<sup>5</sup> Dans le présent article, nous recourons au terme *idéogramme* pour nommer les caractères chinois (*kanji* [漢字]) qui font partie intégrante du système d'écriture japonais. La question de la nature exacte de ces caractères au sein de l'écriture japonaise se révèle extrêmement complexe et plusieurs termes sont utilisés pour les désigner. Bien qu'*idéogramme* ne soit pas le terme idéal, nous l'employons ici parce qu'il est simple et très usité. Pour un aperçu de l'étendue du problème, voir Matsunaga (1996).

<sup>6</sup> Nous utilisons le terme *néologie spontanée* pour faire référence au processus d'innovation lexicale par lequel un auteur crée un néologisme afin de répondre à un besoin ponctuel, néologisme qui ne sera d'ailleurs probablement jamais lexicalisé. Voir Boulanger (1984) pour un survol de la question.

<sup>7</sup> L'ordre dans lequel les idéogrammes apparaissent et la présence de termes connus enchâssés dans un terme inconnu peuvent tout de même constituer des indices orientant la recherche du sens d'un terme. Voir Gile (1988 : 16, section « Les "jiongo" ») pour des informations complémentaires à ce sujet.

<sup>8</sup> Le terme *gairaigo* (外来語) signifie « mot de provenance étrangère », ce qui correspond peu ou prou au concept d'*emprunt lexical* en langue française.

<sup>9</sup> Nous employons le terme *transcription (phonétique)* pour désigner la manière dont on emprunte habituellement les mots provenant de langues étrangères en japonais. En effet, plutôt que de se servir de la graphie d'un mot, on a recours à sa prononciation. Ainsi, après transcription phonétique en japonais, le mot anglais *concentric* devient « ko-n-se-n-to-ri-k-ku » (コンセントリック), transcription dont on n'a conservé que les cinq premières mores, soit « ko-n-se-n-to » (コンセント). Voir Gile (1988 : 15-16, section « Les "gairaigo" ») pour une explication détaillée du procédé.

<sup>10</sup> Au sujet des termes employés en anglais pour désigner grosso modo la « prise de courant », voir « Outlet VS Socket VS Receptacle – What's The Difference? » à l'adresse <https://portablepowerguides.com/outlet-vs-socket-vs-receptacle/>.

<sup>11</sup> Par exemple, en chinois, on désigne la prise de courant à l'aide du mot *chāzuò* (插座), qui pourrait se traduire assez littéralement par « siège d'insertion ».

<sup>12</sup> *Kango* (漢語) signifie « mot chinois » ou « mot d'origine chinoise », alors que, par opposition, *yamatokotoba* (大和言葉) (ou *wago* [和語]) signifie « mot japonais » ou « mot d'origine japonaise ». Quant aux *gairaigo* (外来語), voir la note 8.

<sup>13</sup> L'analyse ponctuelle consiste en l'examen des « termes difficiles » eux-mêmes par une « action consciente et délibérée, destinée à résoudre un problème précis » (Gile 1984 : 287). Autrement dit, il s'agit de déduire le sens d'un terme soit par l'analyse de chacun de ses constituants, à savoir les idéogrammes, lesquels « sont aussi explicites que les suffixes et préfixes gréco-latins en français », soit par sa rétrotraduction s'il s'agit d'un mot d'origine étrangère (Gile 1984 : 287-288).

<sup>14</sup> L'analyse contextuelle « exploite les indices fournis par le texte pour déterminer, ou au moins pour circonscrire le sens du terme problématique. Elle repose sur des éléments cognitifs d'une part, et sur des éléments linguistiques de l'autre, et passe par la recherche de la cohérence et de la vraisemblance » (Gile 1984 : 288).

<sup>15</sup> « On peut distinguer la recherche terminologique "directe", reposant sur les lexiques, glossaires et dictionnaires, ainsi que sur les sources humaines, et la recherche terminologique "indirecte", qui s'appuie sur des sources dont la vocation n'est pas lexicographique. » (Gile 1984 : 289)

<sup>16</sup> Au Canada, on appelle la licence *baccalauréat* et le master, *maîtrise*.

<sup>17</sup> Voir Gile (1986 : 180-181) pour connaître le détail de ces trois exercices terminologiques.

<sup>18</sup> La vaste majorité du relativement petit nombre de traducteurs japonais-français serait établie en France. En 1983, il n'y avait que huit traducteurs japonais-français inscrits dans l'annuaire de la Société française des traducteurs (SFT) (Gile 1984 : 286).

<sup>19</sup> Voir les notes 13 (analyse ponctuelle), 14 (analyse contextuelle) et 15 (recherche directe et recherche indirecte).

<sup>20</sup> Plus précisément, il s'agit respectivement de l'Organisation mondiale de la propriété intellectuelle (OMPI), de l'Office européen des brevets (OEB) et du Japan Patent Office (JPO).

<sup>21</sup> Il est ici question du processus de transcription phonétique (voir la note 9). En outre, mentionnons que les *kana* (仮名) correspondent simplement aux caractères qui représentent des mores, soit les *hiragana* (ひらがな) et les *katakana* (カタカナ), par opposition aux *kanji* (漢字), lesquels réfèrent plutôt à des concepts ou des à idées, pour résumer la question de manière schématique et quelque peu simpliste (voir la note 5).

<sup>22</sup> Au sujet des notions de *revendication* et de *description* dans le domaine des brevets, voir « La propriété intellectuelle et l'entreprise : Les brevets de qualité ou revendiquer ce qui compte... » à l'adresse [https://www.wipo.int/wipo\\_magazine/fr/2006/01/article\\_0007.html](https://www.wipo.int/wipo_magazine/fr/2006/01/article_0007.html).